

Jean-Marie Privat

Université de Lorraine

Scénographie militante
de l'obscène

Baise-moi de Virginie Despentes s'ouvre sur deux citations de mauvais augure, mises en exergue. L'une d'origine incertaine oppose brutalement « amour » et « sexe », l'autre est extraite de *Souvenirs de la maison des morts* de Dostoïevski : « Et parce que tu es tiède [...], je te vomirais par ma bouche¹. » Le roman se clôt par cette phrase à la fois fataliste et sibylline — « On croit pouvoir y échapper. » Notre hypothèse de lecture est que l'omniprésence polymorphe de la violence physique et symbolique qui parcourt le roman prend toute son insupportable abjection dans la dialogisation de langages et d'univers apparemment très hétérogènes. Ces *micromondes*²

1. Cité dans Virginie Despentes, *Baise-moi*, Paris, J'ai Lu, 1999 [1994], p. 5. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *BM*.

2. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduit par Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1978, p. 181.

s'hybrident sur le fond commun d'une longue et tragique histoire de brutalisation des corps, paradigmatiquement des corps féminins³.

Le premier *monde* convoqué dès les premières lignes du récit est la scène cinématographique d'une « grosse blonde » qu'un mec à lunettes « branle énergiquement avec le manche de son martinet » et qu'il traite de « grosse chienne » qui « glousse ». Ces images d'une « cassette porno » captivent Nadine, une jeune femme solitaire assise en tailleur (sexe accessible) face à l'écran. Le texte se poursuit ainsi : « Tous les acteurs du film ont des faciès de commerçants de quartier. Le charme déconcertant d'un certain cinéma allemand. » Une « voix off » de femme rugit alors et permet à l'homme de *bourrer* en silence sa victime qui s'offre « à quatre pattes ». Une autre séquence met en scène une « négresse » et un type cagoulé qui lui éjacule « en travers de la gueule. » Cette dialectique des corps enchaînés et déchaînés, du bestial et du bestiaire, des viols exhibés et des regards fascinés arrache au narrateur cette remarque froidement définitive : « C'est le même problème qu'avec les insectes qui s'habituent à l'insecticide : il faut toujours innover pour les liquider. » (*BM*, p. 5-7) Cette conjonction tératologique de la pornographie trash et de l'univers concentrationnaire est proprement obscène :

Les hommes sont en place, le long du fossé, les pelles à la main. Les colonnes s'allongent en file indienne. Des milliers de femmes sur une seule file [...]. Nous courons. Voilà que les coups de bâton et de lanière s'abattent [...]. Les coups tombent sur la nuque, sur le dos. Schnell, schnell [...]. Kapos et anweiserines hurlent et frappent [...]. Tant pis pour celles qui tombent là, et sont piétinées⁴.

Il est plus obvie et moins transgressif d'inscrire *Baise-moi* dans l'intertextualité (l'intersexualité?) de la littérature libertine, à la fois sadique et sadienne :

3. En ce clair matin du mois de mars 2014, avant de reprendre ce travail, je jette un coup d'œil sur la version électronique du journal *Le Monde* où je découvre en bonne place ce titre (effarant) : « Un tiers des femmes victimes de violences physiques ou sexuelles en Europe. » Et le même jour je lirai à la Une du même journal : « Viols en Syrie : enquête sur une arme de guerre ».

4. Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Minuit, 1970, p. 144-145.

Deux valets me saisirent par ses ordres, me dépouillèrent et m'enchaînèrent avec mes deux compagnes [...]. Il n'y avait pas deux minutes que j'étais à cette fatale roue quand toute la bande des monnayeurs [...] m'entoura pour m'examiner. Tous m'accablèrent de sarcasmes relativement à la marque flétrissante que je portais [...] sur mon malheureux corps. Dalville saisissant alors une longue canne armée d'un aiguillon de fer [...], m'en appuie cinq ou six coups dans les chairs qui font jaillir le sang [...]. Je jetai les hauts cris en me débattant sous mes fers; ces contorsions et ces hurlements servirent de risée aux monstres qui m'observaient [...]. L'homme est donc naturellement méchant [...]»⁵.

Mais cette « fatale roue » du supplice nous reconduit vers la citation de Dostoïevski. En fait, le romancier russe cite lui-même une imprécation de l'*Apocalypse* (Saint Jean, 3 :16) : « Ainsi, parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche. » Or, cette isotopie du religieux (apocalyptique) renvoie à une confession autobiographique de l'auteure qui témoigne en ces termes dans sa *King Kong Théorie* :

C'est un fantôme que j'ai depuis que je suis petite [...]. Les saintes, attachées, brûlées vives, les martyres ont été les premières images à provoquer chez moi des émotions érotiques. L'idée d'être livrée, forcée, contrainte est une fascination morbide et excitante pour la petite fille que je suis alors. Ensuite, ces fantasmes ne me quittent plus⁶.

C'est ainsi que s'actualise dans le récit de Virginie Despentes un intertexte hagiographique qui entre à son tour en résonance dialogique avec les autres cosmologies (biblique, pornographique, concentrationnaire, autobiographique). Cet *intermonde* iconique et textuel est par exemple celui de *La Légende dorée* (XIII^e siècle) et pourquoi pas la figure exemplaire et légendaire de sainte Catherine

5. Marquis de Sade, *Les Infortunes de la vertu*, chronologie et préface par Jean-Marie Goulemot, Paris, Garnier-Flammarion, 1969 [1787], p. 153.

6. Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006, p. 51.

(d'Alexandrie), martyre de sa foi virginale, de son extraordinaire beauté aussi et de sa science philosophique⁷ :

Un préfet conseilla au roi furieux de faire préparer dans les trois jours quatre roues entourées de scies de fer et de clous très pointus, en sorte que ce terrible supplice découpe la vierge [...]. Les dispositions suivantes furent prises : deux roues tournaient dans un sens et deux autres dans un sens contraire; celles de dessous tiraient en déchirant et celles de dessus [...] repoussaient en broyant.

C'est alors qu'à la reine même qui lui reprochait vivement « cette si grande cruauté », le roi rempli de fureur « fit arracher les seins avec des fers de lance puis trancher la tête⁸. »



Anonyme, *Les seins arrachés*

7. On se souvient que dans la culture folklorique urbaine et moderne, les jeunes filles qui atteignent vingt-cinq ans sans être mariées sont appelées Catherinette et se doivent de « coiffer sainte Catherine »...

8. Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, édition d'Alain Boureau, Paris, Gallimard/Pléiade, 2004, p. 98.

Et aux noces mystiques de Catherine fait écho la cavale de Nadine qui se clôt sur une série d'« élucubrations sur l'âme sœur » et sur l'isotopie troublante (koltésienne ?) d'une « crosse » (meurtrière et épiscopale) :

Elle marche les doigts noués autour de la crosse comme si elle donnait la main à un amant très attentionné [...]. Le soleil est tout haut et brûle du mieux qu'il peut [...]. Elle se laisse écraser par la chaleur, le soleil généreux pour la dernière des putes. Du bout des doigts, elle caresse la crosse et branle le canon [...]. Elle sort son flingue de sa poche, elle est gorgée de soleil. (BM, p. 248-249)

Virginie Despentes a sans doute raison : « La mémoire est une drôle de chose, qui redistribue les données sans souci hiérarchique ou chronologique. » (BM, p. 248). Son récit *tératographique* est comme une cassette qui tourne et retourne dans la caboche du lecteur : « Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix : — Tire la chevillette, la bobinette cherra »...